

## L-I-B-R-E. Un nom, cinq lettres, l'émotion de la multitude.

Est-il possible de vivre assujetti mais heureux? Sans doute .

Mais il semblerait qu'au cours de l'Histoire, la liberté mut l'Homme à se soulever.

Une confiance aveugle dans l'apoptegme « Vivre libre, vivre heureux » qui le pousse à la révolte, par désir de liberté. Malgré des chances infimes de survies, l'homme s'est exprimé, s'est révolté contre l'ordre établi, bravant l'interdit. La liberté de ce fait est plus qu'une cause personnelle, elle transcende l'homme, conscient qu'il ne peut plus désormais vivre soumis et assujetti. Être libre devient un besoin nécessaire, un besoin vital, Voltaire, écrivain des Lumières, s'exprime à ce sujet, « Voulez-vous vivre heureux, vivez toujours sans maître. » Selon ces mots, les peuples colonisés renversèrent la tutelle des empires coloniaux. Les Etats-Unis en 1783, Haïti en 1804, le Chili en 1818 et bien d'autres. En France, 1789 marque ce cheminement vers la libération des hommes. Une loi fondamentale en est notamment le fruit et régit encore nos sociétés : « tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit ».

L'esclavage fut ainsi aboli en ces termes.

Tout français est désormais libre. Tous, hormis les femmes. Insensé n'est ce pas ? Ne font-elles pas partie de l'humanité ? Il semblerait que la réponse soit négative. Ce sont pourtant les femmes qui ont marché sur Versailles le 6 octobre 1789 et contraint « le boulanger, la boulangère et le petit mitron » à emménager au palais des Tuileries. Le rôle fut significatif, mais non reconnu dans les faits.

Pourtant, Simone de Beauvoir écrivait cette affirmation qui porte l'espérance « Se vouloir libre c'est aussi vouloir les autres libres. » Un changement pour les hommes certes après 1789, mais il n'en est rien pour la situation des femmes.

Certains écrits éclairés, s'inscrivent pourtant dans une volonté de moderniser la perception de la femme et sa place dans la société. L'oeuvre de Condorcet « Sur l'admission des femmes aux droits de la cité » questionnait cette exclusion. Diderot, Montesquieu, rejettent l'infériorité naturelle des femmes. « La Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne » d'Olympe de Gouges, exige l'égalité des droits. En vain. L'homme semble avoir oublié la moitié du genre humaine. Inquiétant, cela rassemble pourtant un bon petit nombre.

Pourquoi cette exclusion ? Pour quelles raisons l'Histoire de l'humanité fut-elle exclusivement écrite par des mains masculines ? Pour quelles raisons une petite fille, lorsqu'elle découvre la littérature, les arts français ne peut y lire que des noms d'hommes, aucun de son genre, auquel elle pourrait s'identifier ? Où sont passées les grandes femmes poètes, économistes, mathématiciennes, écrivaines, compositrices ?

Les oeuvres des divins Mozart, Beethoven ou Wagner sont certes prodigieuses, mais l'art musical aurait été d'autant plus riche si hommes comme femmes avaient été libres de s'exprimer, s'inspirer mutuellement.

Victimes de la pression patriarcales, de l'auto-censure, privées du droit à l'éducation, à l'instruction, à l'expression. Telle fut l'histoire de la femme.

« Etre libre pour la liberté, signifie avant tout être délivré, non seulement de la peur, mais aussi du besoin » indique Hannah Arendt. Peur de leur mari, peur du patriarche, peur de risquer l'exclusion par la déviance, elles ne sont pas libres. Dans le besoin constant de l'homme, au service de ces derniers, il est clair, elles ne sont pas libres.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la femme est adulée par la plume masculine, mais souffletée par leurs paroles et leurs actions.

« En imagination, elle est de la plus haute importance, en pratique, elle est complètement insignifiante », telle est la synthèse de Virginia Woolf, de cet être soumis aux hommes.

L'émancipation des femmes est tardive, et progressive, mais non sans courage et détermination. En réclamant leurs droits, leur liberté, c'est l'ensemble des moeurs et des normes sociales établies qui sont ébranlés. Unies autour de grandes figures féministes, telles Hubertine Auclert, Jeanne Schmahl, Virginia Woolf ou encore Emmeline Pankhurst, les femmes, parfois soutenues par quelques hommes, mènent un long combat pour leur libération. Lutte difficile car confrontées à toutes les instances de pouvoir de la société, difficile car à l'encontre de leur propre socialisation.

Des victoires sont enregistrées, sur le temps long. Parmi celles-ci, il y a la loi Camille Sée qui marque enfin l'accès aux collèges et enseignements secondaires pour les filles.

Après des dizaines d'années de luttes, les femmes françaises obtiennent des hommes le droit de vote, invisibilisées dans les affaires politiques depuis toujours. Les femmes font peu à peu leur entrée dans les

métiers de pouvoirs. Constatant une inégalité notoire, la loi sur la parité, votée en juin 2000, renforce l'implication des femmes.

Si récentes soient-elles, ces avancées reçoivent encore une réception houleuse et sont difficilement acceptées par la société. Des partis politiques préfèrent par exemple payer des amendes, ayant enfreint la loi de la parité, plutôt que de « risquer de présenter une femme et perdre les élections »

Il reste bien du chemin à parcourir avant de pouvoir affirmer que les femmes sont désormais libres.

En théorie, leurs droits fondamentaux devraient les protéger, néanmoins la réalité ne cesse de l'infirmier.

Une question simple mais essentielle taraude : Les femmes sont-elles libres d'être ?

Il faut croire que non. La femme est un être façonné, produit de sa société. « On ne naît pas femme : on le devient », tels sont les mots de Simone de Beauvoir.

Des traditions sexistes, s'immiscent sournoisement dans la vie quotidienne, se transmettent de père en fils, mère en filles, générations en générations, dans l'inconscient de chacun.

Dès l'enfance, les codes sociétaux agressent les plus jeunes.

A sa naissance, le nouveau-né est immédiatement accueilli dans un monde social. Aussitôt habillé de bleu ou rose, selon le genre que la société lui a attribué, vêtements assortis aux doudous qui lui sont offerts, l'enfant est brutalement et si rapidement intégré dans la société.

Futilité des couleurs et des formes de peluches me direz vous. Cependant, telle une désignation irréversible et irréfutable, la naissance acte le genre attribué, ou plutôt imposé à l'enfant. Que courage lui soit souhaité si ce dernier décide un jour de s'éloigner des carcans que son genre lui impose, ou, « pire » encore s'il souhaite changer de genre.

Lorsque la petite fille grandit, on lui donne des jouets. Des poupées, une dinette, des barbies, tous représentatifs des attentes sociétales. Des stéréotypes simples mais facilement intégrables. Perfides et insidieuses, les normes sociales s'immiscent, jusque dans le jeu de cette petite fille insouciant. Proie facile, elle est privilégiée, sa personnalité étant encore très malléable.

L'enfant, manipulant ces jouets, les fait siens, intègre leurs principes implicites. Elle est, dès petite, poussée vers l'action et l'accomplissement de son genre.

Puis, lorsqu'elle grandit, son corps change, évolue, une transformation contraire aux volontés sociétales. Perverse, la société se rattache à l'idéal pur et juvénile de la fillette.

Lorsque les poils apparaissent, il devient immédiatement essentiel de les éradiquer, jusqu'au dernier, quitte à souffrir. Tout poil visible sera sanctionné sans pitié par moult réprobations et humiliations. Telles des punitions, elles sapent toute envie de différence chez la fille.

C'est au tour des règles de faire leur arrivée dans le quotidien des jeunes filles. Pourtant similaire à celui qui coule suite à une coupure, le sang dans la culotte horrifie, dégoûte, gêne.

Etonnant.

Déconcertant.

Et, si par malheur une infime goutte en vient à déborder, parmi les 40 à 50 milli-litres de sang déversés, la société s'épouvante. La femme a honte. On la moque, on l'incite à rester dans la vigilance et le contrôle permanent.

Qu'en est-il vis à vis du physique féminin ? Poitrines, fesses satisfont la clientèle. Du moins tant que ces dernières ne sont pas marquées par la vie : vergetures, cellulites. L'intransigeance est néanmoins portée sur le ventre. Il ne doit porter aucune proéminences, aucun « bourrelet ». Fine, svelte, voici les caractéristiques physiques de la femme idéale, élégante et attirante. Des complexes émergent. De simples rappels extérieurs, tout insignifiant soit-il, tel un regard insistant, accentue les tourments de la femme complexée. Le vice de la comparaison s'immisce alors dans de nombreux esprits féminin, accentué par les photos mensongères des réseaux sociaux. Ainsi, la société s'approprie le corps de la femme.

Âge de la puberté rime enfin avec naissance du plaisir sexuel, jouissance de la nature refusée au genre féminin. Elle, la femme, elle n'en pas le droit. C'est sale, c'est dégoûtant. Elle ne se contrôle plus, n'est plus douce. Elle est « lubrique ».

Ce n'est pas tant que la masturbation ne convienne à la femme, bien au contraire, mais cela ne convient pas à l'homme, cela gêne la société. La raison qui prohibe le plaisir féminin mais autorise le plaisir masculin reste mystérieuse...

Comment la femme peut-elle s'estimer libre ? Son naturel dérange, sa personnalité doit correspondre aux attentes sociétales, son physique appartient à la société.

C'est en effet son corps, son intimité intrinsèque qui semble pouvoir être l'objet des opinions de la société toute entière. Comme partagée, la femme ne fait pas ses choix en son âme et conscience mais comme elle fut

dictée de le faire. On ne lui permet aucune imperfection. Reste-t-il une place pour la liberté, ce pouvoir de décider et d'agir par soi-même ?

Etre libre c'est aussi pouvoir s'exprimer, penser autrement.

Une vision trop simpliste tendrait à dénoncer sans mesure l'image d'une femme muselée, interdite au débat. La liberté d'expression et d'opinion est peu à peu rendue au genre féminin. On s'éloigne progressivement des prérogatives de discrétion vantées par Péricles : « La plus grande gloire d'une femme est qu'on ne parle pas d'elle ». La vice présidente des Etats-Unis a désormais été élue, près de 40% des députés sont des femmes en France, il en est de même pour les conseillères municipales. Une évolution encourageante si l'on compare ces chiffres avec ceux de 2002. A cette date, seule 12% des députes étaient des femmes. Elles sont davantage prises en compte dans les débats parlementaires, et la population féminine de mieux en mieux représentée.

Il semble néanmoins que la femme ne soit pas totalement libérée du bâillon qui la muselle. Il refait surface, tel un automatisme, au contact de certains tabous.

On craint le sujet des poils tant il suscite véhémences et dégouts. « Poil », Un simple mot, de quelques lettres seulement, semble émettre une incompréhensible mais perceptible crispation chez l'auditoire. De pures constructions sociales sapent toute rationalité humaine.

Quant aux menstruations, il convient d'agir comme si elles n'affectaient pas chaque mois le quotidien de ces femmes âgées de plus de 12 ans. Le paraître reste la règle : avoir l'air naturelle même en souffrance, douce même

tordue de douleur. On minimise la torture des règles chez certaines, jusqu'à ce que leur utérus ne se nécrose. On découvre alors que cette dernière souffre d'endométriose, maladie chronique qui touche 10% des femmes.

Parlons finalement de ce problème social placé sous silence, de ce crime qui ne doit faire trop de bruit. Le viol, écrit Despentes, « est la guerre civile, l'organisation politique par laquelle un sexe déclare à l'autre : "Je prends tous les droits sur toi, je te force à te sentir inférieure, coupable et dégradée." » Un crime à la fois physique et moral. L'expérience traumatisante du viol est bien souvent cachée, nouvelle victoire de l'agresseur.

Sur les 250 000 victimes de viols ou de tentatives de viol dénombrées chaque années, seules 16 000 font l'objet d'un dépôt de plainte.

Comment expliquer ce chiffre alarmant ?

Bouleversée, humiliée jusque dans sa profonde intimité, la victime se sent salie. Honteuse, elle ne peut plus parler.

C'est aussi la peur du violeur, le danger lié à la récidive de son agresseur qui dissuade l'agressée de faire valoir ses droits .

La parole des victimes qui parviennent finalement, non sans difficultés, à dénoncer le crime, est remise en cause. Le viol est minimisé tandis que la femme agressée est accusée d'inciter le violeur par des tenues provocantes. On réprimande la femme, on ne touche pas à l'agresseur.

Nombreuses victimes de viol n'ont pas le droit à l'écoute dont elles devraient bénéficier. Culture du viol qui permet le viol, culture du viol qui étouffe et fait le silence sur les déclarations des victimes.

Ces victimes ne sont ni libres de s'exprimer, ni libres d'être écoutées.

La femme ne connaît pas encore la pleine « liberté de vivre libre ». Nombreuses sont celles qui se battent chaque jour pour y parvenir.

La source de nos maux paraît évidente : genre opposé, moeurs sociétaux. La cible désormais identifiée, haine et vengeance peuvent déferler. Néanmoins, la liberté ne s'obtient pas par la colère, qui enferme et emprisonne. Elle érige de nouvelles barrières entre les êtres, elle divise. N'imitons pas les comportements que nous dénonçons, prenons leur contre-pieds. Soyons tolérant(e)s, à l'écoute même en cas de profonds désaccords. Respectons les autres et défendons les droits, l'égalité, la liberté.